

Laurent Chabin

Le jeu de l'assassin

la courte échelle

Claire

Depuis que la porte s'est refermée sur Denis, depuis que nous sommes plongés dans le silence et l'obscurité absolus — quelques minutes ? des heures ? je ne sais plus, j'ai complètement perdu la notion du temps —, l'angoisse m'a envahie pour ne plus me lâcher.

J'ai toujours eu peur du noir, je ne m'en cache pas, mais jamais la terreur ne m'avait paralysée à ce point. Cette faiblesse inusitée... Pourquoi ? Je tiens à peine sur mes jambes.

Les autres sont là, je le sais. Où exactement ? Je crois entendre leur respiration étouffée ou les frottements de leurs pieds sur le sol. Un effleurement, un mouvement dans l'air... Tout le monde se déplace silencieusement...

Sauf moi.

Je suis incapable du moindre mouvement. Mes pieds pèsent des tonnes, ainsi que mes mains, qui

pendent lourdement le long de mon corps, inertes, dégoussantes d'une sueur glacée. Mon énergie semble s'être concentrée dans mon estomac. S'acharner sur lui, plutôt. Et sur mes poings, que je crispe jusqu'à m'écorcher les paumes.

La tension est insoutenable. Je suis parcourue de longs frissons et j'ai du mal à respirer, comme autrefois, petite fille, quand ma mère éteignait la lampe avant de disparaître jusqu'au matin. Et, comme autrefois, je n'ai qu'une hâte : que la lumière revienne enfin.

J'essaie de me raisonner, de me convaincre que, si je ne fais pas le moindre geste, si je cesse de respirer, si je me fonds dans cette obscurité, on oubliera ma présence et il ne m'arrivera rien. Mais il n'y a pas de raison qui tienne. Je ne suis qu'une poupée docile et molle entre les griffes de ma propre terreur.

De toute façon, je crois qu'avec la dernière des volontés, je ne serais pas capable de faire obéir mon corps. Celui-ci ne paraît plus m'appartenir. J'ai l'impression de n'être plus que la spectatrice impuissante de moi-même, que mon esprit est la seule chose qui fonctionne encore dans un corps qui m'abandonne.

Je me demande ce que fabriquent les autres. Ils ne me sont d'aucune aide, hélas. Peut-être ont-ils peur, eux aussi. Je ne parviens pas à imaginer d'autre sentiment que cette peur affreuse du noir que je n'ai jamais su dominer.

Un picotement aigu derrière l'oreille. Est-ce que le sang a cessé de couler ? La sueur dégouline sur mon front, descend sur mon nez, mes joues.

Malgré cette irrésistible envie de m'éponger d'un revers de main, il m'est impossible de lutter contre mon immobilité. Et les gouttes glacées continuent leur voyage paresseux sur mon visage, atteignent mes lèvres, mon menton. L'une d'elles se balance en équilibre au bout de mon nez. La démangeaison est intolérable.

Mes paupières sont lourdes. Je me laisse aller et je ferme les yeux, pensant que ça va me calmer. Pourtant, je ne parviens plus à déglutir et, à ma grande honte, ma salive commence à couler au coin de mes lèvres.

Dans une ultime rébellion, je serre les dents, m'enfonce les ongles dans la peau. Puis mon diaphragme se coince à son tour et la poitrine me brûle. Le silence et l'obscurité n'en sont que plus terrifiants.

Et, soudain, je sens qu'il est derrière moi. Qui ? Il ou elle, d'ailleurs ? Comment savoir ? Cette présence, ce souffle imperceptible dans mon dos, que je devine plus que je ne l'entends... Qui sait même si je ne l'invente pas de toutes pièces ?

Non, je n'invente rien. Je sens maintenant ses mains se poser sur le haut de mes épaules, ses doigts se déplier lentement, se glisser autour de mon cou, se refermer sur lui... Et sa voix chaude — et combien glacée en même temps ! — qui me susurre dans un

souffle presque inaudible :

— Tu es morte !

C'en est trop. Je n'en peux plus. Mes doigts se détendent complètement, je ne sens plus mes jambes. Incapable de crier, je ne peux que laisser échapper un long râle et je m'effondre sur le sol.